

## La tentation autobiographique

Il semble y avoir eu, chez Christiane Achour, un moment où elle a senti le besoin d'une écriture personnelle, on en a en tout cas des preuves et des traces dans cette même revue *Algérie Littérature/Action* qui lui rend aujourd'hui un hommage plus que justifié. Il s'agit de numéros de la revue déjà anciens, remontant aux années 1997-1998, c'est-à-dire assez peu de temps après sa création en 1996. Christiane Achour elle-même, ayant dû quitter l'Algérie par suite des événements de la décennie noire, n'a vraiment repris pied en France qu'à partir de 1994, en sorte qu'on peut considérer les deux articles dont il va être question maintenant comme liés à ce grand changement de vie qu'a été pour elle le fait d'avoir dû s'exiler de son pays l'Algérie. D'ailleurs l'un des deux en parle plus ou moins explicitement, il s'intitule *Argiles du rêve* et se trouve dans le numéro 15-16 d'*Algérie Littérature/Action* (novembre-décembre 1997). L'autre le suit de très peu, c'est un fragment de Journal intitulé *Jonglerie*, qui se trouve dans le numéro 20-21 de la revue (avril-mai 1998). Entre les deux nous serons amenée à parler du numéro 18-19 (février-mars 1998) parce qu'il contient un entretien de Christiane avec Jean-Jacques Gonzalès qui venait alors de publier un récit chez Séguier sous ce simple titre : *Oran*.

C'est dans *Jonglerie* que le récit autobiographique se déroule le plus normalement et d'une manière qui d'abord semble assez simple. La narratrice entreprend de raconter une journée au féminin, comportant de très nombreuses et diverses occupations entre lesquelles elle doit "jongler", d'où le titre. Cette narratrice ne dit pas "je" mais "elle". Cependant, l'emploi du temps de la journée permet parfaitement de l'identifier et de comprendre qu'il s'agit de l'auteure elle-même alors partagée entre son métier d'universitaire et sa vie de mère de famille et de maîtresse de maison. L'effet principal consiste en une sorte de ralenti minutieux sur les tâches ménagères, un peu à la façon de ce que fait Chantal Akerman dans son film : *Jeanne Dielman 23 Quai du commerce, 1080 Bruxelles* (1975), ce qui prouve bien que de la Belgique à l'Algérie la vie des femmes ne manque pas de points communs—en tout cas à cette époque, puisque la journée est datée du 6 janvier 1987.

Cependant au terme de trois ou quatre très longues pages—dont l'auteure dit pourtant qu'elles ne sont pas spécialement lourdes et même plutôt allégées par rapport à sa vie ordinaire—le récit vire de bord et les lecteurs sont prévenus par une simple phrase qu'il va se tourner désormais vers différents textes dont on imagine bien qu'ils ne sont pas sans rapport avec le sujet qui vient d'être traité et qui pourrait s'intituler "Une journée de jonglerie". Après deux évocations qui portent en effet sur ce thème, on en arrive à une nouvelle parue aux éditions Des femmes en 1976, *Une semaine comme une autre* de Natalia Baranskaïa; Manifestement Christiane l'a sous les yeux lorsqu'elle écrit car nous avons droit à de très nombreuses citations alternant avec une présentation résumée pour aboutir à une appréciation évidemment très favorable. Christiane explique pourquoi elle se reconnaît si bien dans ce texte auquel elle revient encore après une page ou deux de son propre récit, pour une nouvelle citation. En fait on a le sentiment que son *texte* est véritablement *tissé* (on sait que les deux mots sont de la même famille) avec celui de la nouvelle, avant une sorte de longue conclusion faite de commentaires personnels d'un grand intérêt, le tout étant finalement daté d' "Alger, septembre 1992". On comprend que Christiane est encore à Alger au moment où elle écrit mais sans doute sait-elle déjà qu'il va lui falloir partir. Le fragment de vie qui, lui, date de 1987, est clairement situé dans le contexte algérien mais avec un

certain recul qui permet des appréciations sur une période plus ancienne et qu'en fait elle considère comme désormais révolue ; elle retient de ces épisodes passés ce qui lui donne de la force et du courage pour le présent mais surtout pour l'avenir immédiat ... dont cependant elle ne dit rien. La seule chose qu'on sache, c'est que le texte étant publié en 1998 opère à partir de cette date un retour en arrière, en delà de la rupture qui s'est produite pour elle en 1993-1994.

Que conclure de ce premier regard sur l'écriture autobiographique ?

Sans aucun doute qu'elle reste discrète et ne s'autorise que partiellement à exister. La preuve la plus manifeste en est le long recours au texte de Natalia Baranskaïa, sans qu'on puisse dire vraiment que la narratrice du journal s'abrite derrière elle : il s'agit plutôt d'une sorte de substitution toujours possible par laquelle elle met quelqu'un d'autre à sa place, une "sœur" comme on disait aux beaux jours du féminisme. Et d'ailleurs, à propos de cette même nouvelle, elle invoque la "solidarité des femmes", parfois désignée par le mot sororité

Elle le fait de manière convaincante mais on reste persuadé que son choix de mettre trois textes littéraires, dont un principalement et longuement, au cœur de son propre Journal, a une signification encore plus importante, qu'on pourrait appeler la tendance à l'effacement du moi devant l'autre ou les autres.

La deuxième tendance qui se manifeste dans cette jonglerie pourrait être l'évitement des sujets les plus proches dans le temps et peut-être les plus insoutenables, en tout cas sentis comme les plus difficiles à aborder directement.

On en a la preuve dans un texte qu'elle dit avoir écrit entre 1992 (à Alger) et novembre 1997 (à Paris), *Argiles du rêve*. Entre les deux se situe ce qu'elle appelle le séisme, c'est-à-dire le départ d'Alger, l'enfoncement de l'Algérie dans la crise et sans doute la tentative d'inventer en France une nouvelle vie si faire se peut. Ce recours au mot *séisme* fait penser à la manière dont l'écrivain marocain Mohammed Khaïr-Eddine utilise le tremblement de terre d'Agadir dans son récit qui porte ce nom.

Cette fois on pourrait penser que Christiane avance d'un pas dans son acceptation de l'écriture autobiographique, puisque dès sa brève présentation du texte, elle emploie la première personne : *Depuis... toujours, ces séismes habitent ma vie*.

Et le *Je*, d'une manière ou d'une autre, se retrouve tout au long du texte. Pourtant on attendrait en vain un récit vraiment personnel et comportant des événements propres au domaine du *Moi*. *Monde de l'enfance, monde de l'adulte*, renvoient certes à sa propre histoire mais toujours incluse dans des événements collectifs ; 1962, octobre 1988. C'est une réflexion sur le fait de devenir, "en étrange pays dans mon pays lui-même" comme écrivait le poète Aragon à l'époque de la Résistance.

Elle citera Aragon plus tard mais pour autant, elle cesse très vite, encore une fois, de s'exprimer avec ses propres mots et très vite, c'est le contraire qui se produit, d'abord parce qu'il lui vient à l'esprit une citation du poète Jean Sénac, qui est un de ses grands favoris, mais surtout parce qu'à partir de là, et de lui, elle procède tout à fait de la même façon qu'elle le faisait dans *Jonglerie* à un *recours aux aînés*, qu'elle ne cesse de relire, dit-elle, pour lutter contre le désarroi ; ici ils sont deux, qu'elle cite assez longuement, Sénac à nouveau et Anna Greki. On voit qu'il s'agit de poètes, ce qui n'est sans doute pas sans rapport avec le choix par Christiane de son propre titre, "Argiles du rêve", qui est un titre poétique, évidemment, et non descriptif au sens où l'était "jonglerie". D'ailleurs, lorsqu'elle ajoute un troisième aux deux grands aînés qu'elle s'est choisis, il

s'agit de Mostefa Lacheraf, que de façon bien intéressante et inattendue, dans cette même revue *Algérie Littérature/Action*, elle étudiera beaucoup plus tard (en 2014) pour son œuvre poétique. Après quoi Aragon lui vient à l'esprit à elle aussi, non pour son *étrange pays*, mais pour un autre texte, *Le Fou d'Elsa*, dont elle cite de lui un beau passage.

Faut-il penser qu'elle en a fini avec le recours aux aînés lorsqu'elle en arrive à de belles variations, personnelles cette fois, sur le mot *île* qui est au cœur de *Djezaïr*, comme chacun sait : *île, ils ; île, elle* et dans le *elle*, c'est bien d'elle-même qu'il s'agit, pour une affirmation forte et qu'on pourrait considérer comme la raison d'être de tout ce texte :

*Femme des îles, d'Alger, d'El Djezaïr, je le resterai toujours même sous d'autres cieux.*

Enfin et par une très belle invention verbale, elle associe les deux mots qui sont devenus **sa** réalité au moment où elle écrit et publie ce texte : *Exil. Sortir de l'île*.

On touche ici, incontestablement, à l'expression la plus intime, comme le prouve notamment l'emploi du **Je** dans la phrase d'elle qui vient d'être évoquée.

Cependant il serait bien difficile, si l'on se reporte à la suite et à la fin du texte, de parler d'une écriture personnelle et autobiographique. Les allusions sont fortes, émouvantes voire bouleversantes, néanmoins encore et toujours esquivées au profit d'autres poètes qu'elle ne cesse de citer jusqu'à la dernière ligne de ces magnifique *Argiles du rêve*.

De cette propension à se dire à travers les autres—et encore le mot *propension* paraît bien faible— un autre type de preuve, mais pas très éloignée des précédentes, apparaît dans un numéro précédent d'*Algérie Littérature/Action*, (février-mars 1998). Cette fois il est d'emblée tout à fait clair que Christiane parlera de quelqu'un d'autre, Jean-Jacques Gonzalès, avec lequel elle a voulu s'entretenir après avoir lu son récit *Oran* (Séguier 1998). Elle en fait d'abord une présentation qui en apparence relève de l'histoire littéraire contemporaine, évoquant plusieurs autres récits inspirés par la mémoire à des écrivains qui ont vécu leur enfance ou la première partie de leur vie en Algérie. De ces écrits fondés sur le souvenir, elle ne retient pourtant que ceux qui interrogent l'Algérie actuelle au moment de leur écriture.

Récit (au singulier, pour s'en tenir à celui de Gonzalès) hanté par des questions et dont le projet est sans doute beaucoup moins simple qu'il n'y paraît d'abord. C'est sur ce projet que Christiane interroge l'auteur d'*Oran* en usant de questions parfaitement justifiées par la teneur du livre mais dans lesquelles il est bien évident qu'elle-même se trouve de quelque manière impliquée. Son propre départ d'Algérie, parmi bien d'autres pendant la cruelle décennie, se superpose pour elle à celui des Pieds-Noirs autour de 1962—pas tous évidemment, mais ceux avec lesquels elle a des affinités, ceux que torture comme elle la violence toujours surgissante dans ce pays, leur pays et le sien.

Il est tout à fait vrai qu'on comprend, à travers sa présentation d'*Oran* et son entretien avec J.J. Gonzalès, ce que Christiane sent déjà et pressent pour l'avenir : un rapport voué à n'être plus guère que mémoriel avec un pays qui pourtant sera toujours sa chair et la chair de sa chair, comme on dit dans la Genèse. On ne peut s'empêcher de remarquer cependant qu'ici de manière délibérée, elle fait le choix de ne pas en parler en son propre nom mais à travers quelqu'un d'autre, en des circonstances qui évoquent un autre moment historique. Ce sont là des précautions dont on croit comprendre que, consciemment ou non, elle a besoin, s'agissant d'un

événement personnel encore proche et dont les conséquences sont et seront présentes en elle de manière illimitée.

S'il fallait résumer et simplifier les raisons pour lesquelles Christiane ne prend pas vraiment pied dans l'écriture personnelle, on ne devrait pas minimiser l'habitude professionnelle de se mettre au service des autres et de leur écriture : la pratique de la critique littéraire permet et parfois même provoque une forme d'identification mais pas de manière ouverte, et toujours avec une grande discrétion.

A quoi s'ajoute évidemment, par morale et par militantisme, un véritable interdit sur tout ce qui pourrait paraître du narcissisme : Christiane s'associe certainement à ce que dit Jean-Jacques Gonzalès au début de leur entretien, lorsqu'il déplore "le culte de l'individu qui prévaut partout" et la disproportion de ces petites individualités "avec la douleur et la souffrance qui inondent l'Algérie". Rien ne lui est plus contraire que ce qui passerait — à tort ou à raison mais à ses propres yeux— pour une exhibition du Moi.

Denise Brahim